

Le cours des fous

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 27, numéro 2 (158), avril 1985

Universitaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31256ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1985). Le cours des fous. *Liberté*, 27(2), 53–55.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

LE COURS DES FOUS

Au Moyen-Age, dans certains diocèses, l'évêque autorisait, une fois l'an, la célébration d'une « messe des fous ». A cette occasion, un faux prêtre lançait de l'autel des *oremus* douteux, en latin plus que bas, et moins que décents. La foule, elle, braillait des insanités qui n'avaient de cantiques que le nom. Grande tradition, hélas perdue, que l'on retrouve aussi en Extrême-Orient, tradition de grandes civilisations qui savaient rire d'elles-mêmes, et connaissaient la valeur de l'alternance.

Pourquoi, dans nos universités minées par un sérieux inentamable, n'y aurait-il pas, une fois l'an, un « cours des fous » ?

J'imagine ici un « cours des fous de littérature », portant sur Chateaubriand. Vision grandiose !

La toile de fond est chargée. A gauche, un clocheton gothique en haut duquel le maçon Abraham Knupfer, en équilibre instable, chante une chanson de marins. En bas du clocheton, une grotte moussue éclairée par le fond. A droite de la grotte, rempart, créneaux, tours. En haut d'une tour, Madame de Staël, les yeux perdus, joue de la harpe. Entre les créneaux, quatre têtes figées : les deux premières — de Maistre et Bonald — regardent le public avec sévérité ; les deux autres — Napoléon et Louis XVIII — font des grimaces alternatives. A l'extrême droite, deux scènes de genre, animées par deux doublures du vicomte. Dans la première, en pleine émigration, en loques, il descend d'un coche aux essieux cassés, à la leur des torches (atmosphère de Varennes) ; dans

l'autre, poudreux, il entre à Jérusalem sur une mule, au milieu des palmes; *l'Itinéraire*, deux revolvers et un crucifix dépassent de ses poches (atmosphère de western pieux).

Maintenant, la scène elle-même. A gauche, sur un plateau rocheux, un chœur de vestales en blanc, à la Cymodocée, bouches fermées, dirigé par Lucile en pleurs, imite le jonc flétri qui murmure. De temps à autre, une des vestales s'écroule — componction — et deux de ses consœurs la transportent aussitôt en barque jusqu'à la grotte du fond, où un ermite sans âge, qui fait penser à Rancé, égrène sur elle un dernier chapelet.

A droite, forêts du Nouveau-Monde où des indigènes sont tapis. Chutes du Niagara. Tourbillons d'eau et grondements. Au pied des chutes, un Grand-Bé gonflable, arrimé au fond, flotte tant bien que mal dans les remous. En haut des chutes, apparaît Delécluze en canot, prêt à descendre. Il dit: «Si le vicomte est passé, je passerai moi aussi», et donne un vigoureux coup de pagaie.

A l'extrême gauche, devant, à genoux, les mains jointes, en position de donateur de vitrail, le jeune Flaubert. A l'extrême droite, dans la même position, mais dans un costume plus sobre, et les cheveux plus courts, Julien Gracq.

Au centre, clou du spectacle, debout sur un récif, le professeur, une main au cœur, les yeux pleins du feu sombre d'une grandeur qui s'éteint, Chateaubriand lui-même, livide, les cheveux épars aspergés par la brume des chutes, transfiguré par les scènes qui l'entourent, s'élève lentement sur la pointe des pieds.

Hélas, il n'y a pas assez de place pour tout mettre. N'importe. Des machines viennent à notre secours. La première, une balançoire, porte le jeune Hugo agitant une pancarte où sont écrits en lettres gothiques les mots: «Chateaubriand ou rien». Une autre balançoire porte Madame Récamier, à demi couchée sur son curieux meuble, vidant des paniers de pétales de roses qui collent aux cheveux mouillés du héros. Une troisième machine, simple corde qui

traverse la scène de temps en temps, porte à son extrémité le père du vicomte, en bonnet de nuit, figurant l'écoulement du temps et la ruine des choses; à chaque passage, la position de ses bras en sémaphore se modifie pour montrer le changement d'heure. La dernière machine, mais non la moindre, est un ensemble de câbles qui portent les tours de Combourg; elles descendent lentement du ciel, juste au-dessus du héros, et sont périodiquement arrosées par les volées de flèches des indigènes postés dans les forêts.

Soudain, l'apothéose se déclenche. Toutes les vestales étant parties en barque, Lucile se jette dans les flots. Delécluze, par un coup de pagaie fatal, est précipité en bas des chutes, sous son canot. Hugo en laisse tomber sa pancarte; Louis XVIII, qui la reçoit, disparaît derrière le créneau. La doublure de Jérusalem, affolée, sort ses revolvers et tire au hasard. Le héros lui-même, menacé par la descente des tours, pousse le cri du héron, plonge et se dirige à la nage vers le Grand-Bé.

Apaisement final: on entend des voix d'écoliers anglais dire doucement «*shattered brain! shattered brain!*» tandis que le canon de Waterloo tonne dans le lointain. La tête de Napoléon se transforme en cendres qui envahissent la scène et flottent sur les eaux. Sur l'îlot, le héros referme lentement sur lui le couvercle de son cercueil. Le jeune Flaubert, les larmes aux yeux, applaudit à tout rompre. Julien Gracq, sans un mot, se lève et va rejoindre l'ermite sans âge dans la caverne.

Les finances universitaires, m'objectera-t-on, rendraient impossible la production d'un tel spectacle. Je réponds qu'il suffirait d'établir un prix d'entrée, et que les recettes, énormes, renfloueraient les finances à jamais. Et puis... si un tel cours avait été donné il y a vingt ans, comme j'aurais aimé la littérature à l'université!